

Cultures politiques du discours : féminisme, anarchisme et rhétorique

Political Cultures of Discourses: Feminism, Anarchism, and Rhetoric

Julie Abbou



Electronic version

URL: <http://journals.openedition.org/aad/2329>

DOI: 10.4000/aad.2329

ISSN: 1565-8961

Publisher

Université de Tel-Aviv

Electronic reference

Julie Abbou, « Cultures politiques du discours : féminisme, anarchisme et rhétorique », *Argumentation et Analyse du Discours* [Online], 18 | 2017, Online since 14 April 2017, connection on 23 September 2019. URL : <http://journals.openedition.org/aad/2329> ; DOI : 10.4000/aad.2329

This text was automatically generated on 23 September 2019.



Argumentation & analyse du discours est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Cultures politiques du discours : féminisme, anarchisme et rhétorique

Political Cultures of Discourses: Feminism, Anarchism, and Rhetoric

Julie Abbou

Introduction

- 1 Peut-être parce que le genre est le seul rapport de pouvoir indexé par une catégorie grammaticale, le féminisme a depuis longtemps identifié la langue comme un lieu primordial de la fabrique du genre, et donc comme un lieu de lutte. La langue est ainsi non seulement le théâtre d'interventions politiques féministes, mais également un objet de discussion récurrent. Les féministes produisent des métadiscours à motifs politiques qui sont des commentaires sur le discours comme action, ou du moins comme pratique du genre.
- 2 À partir de l'observation de telles pratiques métalinguistiques du genre dans la culture politique anarchiste francophone, je propose de comprendre certaines tendances du féminisme et de l'anarchisme comme partageant une culture du discours, c'est-à-dire articulée autour d'une lecture du discours comme espace de pouvoir. Il ne s'agira pas, dans cet article, de délimiter une quelconque spécificité linguistique du discours anarchiste sur le genre, mais bien de tenter de saisir, en un espace idéologique particulier, de quelle façon une critique du genre conduit à développer une politique du discours.
- 3 Une rapide analyse rhétorique d'un corpus de dix textes libertaires promouvant une intervention linguistique féministe montrera les maillons de la chaîne argumentative de ces métadiscours. Je les situerai ensuite dans le champ plus vaste de la production anarchiste d'où ils sont majoritairement issus, en présentant les spécificités matérielles, politiques et discursives de l'anarchisme contemporain. On verra alors que

certaines tendances de l'anarchisme, d'inspiration foucauldienne¹, développent des savoirs pratiques qui rencontrent en de nombreux points certaines tendances du féminisme. Cette rencontre se produit notamment autour des redéfinitions du pouvoir, et du refus d'une distinction entre discours et pratique, pour voir au contraire les discours en termes de pratique d'ordre et de désordre. Je tenterai alors de montrer que cette lecture du discours en tant que pratique modelée par des rapports de pouvoir inscrit ces deux espaces politiques dans une culture rhétorique.

- 4 En effet, anarchisme, féminisme et rhétorique peuvent partager une lecture du monde hétérogène et sémiotique, c'est-à-dire une lecture non ontologique des catégories. De par le brouillage de la frontière entre savoir et pratique, ces trois cultures partagent également un refus des pensées systémiques. Les savoirs pratiques de l'anarchisme (García 2012, Ibañez 2010), les savoirs situés du féminisme (Haraway 2007, hooks² 1984) et la multiplicité paradigmatique de la rhétorique (Douay-Soublin 1994, Angenot 1982, Hariman 1999) convergent vers une pensée des discours et des savoirs comme nécessairement partiels et partiels, que l'on peut qualifier de culture du discours.

1. « Contre la bonne vieille grammaire » : quelques arguments

- 5 Participant des espaces de plus en plus nombreux où se développe une critique linguistique du genre, la littérature anarchiste contemporaine travaille sur la dimension politique de la grammaire, en intervenant directement sur la matérialité linguistique du genre. C'est-à-dire qu'à côté de la critique théorique du genre, qu'on peut qualifier de critique thématique, les anarchistes développent, dans leurs écrits, une pratique linguistique du genre comme pratique politique, ou pour le dire autrement, une critique pratique. Illes le font en employant, de manière plus ou moins régulière, des formes comme *émeutièrEs*, *chômeureuses*, *transgenderé-e-s*, *auteurSEs*, *illes*, *ratonNEs-laveurSEs*, ou encore *unisexual-le-s*. À mi-chemin entre la critique théorique et la critique pratique, illes produisent également des métadiscours sur ces pratiques, qui visent précisément à les définir comme une critique pratique.
- 6 Précisons que par littérature anarchiste contemporaine, je désigne un ensemble de productions textuelles francophones³ se revendiquant de la pensée libertaire, et que l'on peut retracer comme communauté de pratique depuis les années 1990 jusqu'à aujourd'hui⁴. Ces productions partagent notamment une volonté de perturber simultanément l'ordre du genre et l'ordre du discours, qui diffère des pratiques de féminisation traditionnelles égalitaristes. Cette différence ne se constate pas tant dans les formes employées que dans l'irrégularité de leurs emplois : il ne s'agit pas, dans le corpus anarchiste, de proposer un nouvel état de langue, mais de brouiller les catégories actuelles. L'irrégularité de ces formes les inscrit alors dans une logique de perturbation linguistique⁵, et ancre cette pratique dans un volontaire désordre discursif.
- 7 Ces pratiques s'accompagnent de nombreux métadiscours les promouvant, les justifiant ou les expliquant. Ce sont ces postulats de la perturbation, ces discours argumentatifs du désordre discursif, que je prends pour objet dans la première partie de ce travail. On trouve de tels argumentaires dans des présentations de journaux, des encarts dans des brochures, des pages « qui sommes-nous » de sites Internet, des motions, des notes de

blogs ou encore des onglets de sites. Un corpus de dix textes en ligne permet un balayage représentatif de la variété de ces textes⁶ :

[Brique] : Texte de présentation en ligne du journal lillois *La Brique*, web et papier (251 mots). Le texte sur la féminisation est un paragraphe de la présentation du journal. Jan. 2010.

[Débat] : Extrait de la brochure *Débat sur les débats*, anonyme (86 mots). Sept. 2003.

[FA] : Extrait consacré à la féminisation de la motion antipatriarcale du 60^e congrès de la Fédération Anarchiste, 2003 (57 mots). Août 2004.

[Gasprom] : Texte du groupe de réflexion antisexiste du Gasprom, paru sur différents sites Internet (Indymedia Nantes, Genre en action, 1libertaire.free.fr, etc.) intitulé *La langue française se prête-t-elle difficilement à la féminisation ?* (1 058 mots). Mai 2005.

[Solveig] : Note du blog solveig.org/blog, signée de Solveig et intitulée *Grammaire Féminisée* (706 mots). Nov. 2004 [le texte n'est plus en ligne]

[Infokiosques] : Onglet *Féminiser les textes* du site Infokiosques.net, une plateforme de ressources pour les brochures (200 mots). Déc. 2003.

[Sud] : Article du groupe de travail « Femmes » du syndicat Sud éducation, intitulé *Le pourquoi de la féminisation des textes* (2 452 mots). Mai 2007.

[Tentative] : Extrait de la brochure *Tentative communautaire*, anonyme (99 mots). Jan. 2002.

[Vegantekno] : Texte *FÉMINISATIOn* paru sur le site de *Vegantekno*, dans l'onglet Antisexisme - (Pro)Féminisme (387 mots). Sans date.

[Pourquoi et comment] : Brochure *Pourquoi et comment « féminiser le français » ?* signé de Maïa (3 412 mots). Mai 2010.

- 8 Ces textes sont tous des discours de justification qui expliquent les formes linguistiques que le/la lecteur.e va rencontrer. Un certain nombre de déclarations expliquent en effet pourquoi, et parfois – paradoxalement – comment perturber la langue. Ils peuvent prendre une forme déclarative, par exemple dans le cas de textes issus d'organisations politiques ou de collectifs qui expriment leur décision de féminiser leurs textes (Brique, FA, Sud⁷). Ils peuvent également prendre une forme explicative, dans les cas de textes produits à titre individuel (Solveig), non rattachés à un groupe politique identifié, et dans ce cas-là, les argumentaires vont davantage justifier les graphies employées. Mais par-delà la variété de dates, de supports et d'orientations politiques, se dessinent une pratique et des motivations communes : tous défendent un usage linguistique, et produisent des arguments en faveur d'une intervention linguistique sur le genre, voire des conseils et prescriptions.

FÉMINISER LES TEXTES

mis en ligne le 5 décembre 2003.

Certains textes, dans les infokiosques, sont féminisés : truffés de -e, de E, de /euse, de -e-s, de terminaisons hybrides et néologiques. Par « féminiser » le langage, on entend bousculer cette bonne vieille grammaire, qui voudrait faire primer le masculin sur le féminin. Cet état de fait n'est pas anodin. Le langage est un reflet de notre société patriarcale : non seulement il catégorise tout ou presque en deux genres sexués, mais en plus il entretient la domination d'un genre sur l'autre. Parce qu'il est notre premier mode d'expression, il a une fonction fondamentale, et peut être utilisé à bien des fins. S'il est structuré, le langage est également structurant : il conditionne notre pensée, la formate. Le langage guide notre vision du monde. Remodeler le langage c'est refuser une domination, construire d'autres inconscients collectifs.

En cela, la féminisation nous semble bien sûr insuffisante puisqu'elle conserve en elle la division en genres masculin et féminin. Mais révolutionner complètement le langage est une tâche lourde, qui prend du temps autant pour réfléchir et construire cette révolution que pour la pratiquer, la vivre « spontanément ». Le langage, les mots, les expressions, ça vient « tout seul », par habitude, mais ça ne vient pourtant pas de nulle part...

Figure 1 : Page « Féminiser les textes » de la plateforme numérique de brochures infokiosques.net

Source : Capture d'écran du site Infokiosques.net

- 9 Le premier élément qui jaillit de la lecture de ces textes est leur dialogisme, avec une forte intertextualité des motifs de la perturbation du genre, qui cohabite parfois avec une volonté ferme de ne pas normaliser l'écriture. Des phrases ou segments de phrases passent d'un texte à l'autre, parfois des paragraphes entiers sont repris, éventuellement complétés. Certains textes signalent même ce dialogisme, en s'ouvrant par : « Explication en première page de toutes les bonnes brochures ». Suivra une des phrases clés de ces métadiscours, que l'on trouve à de nombreuses reprises (voir figure 1) : « Par "féminiser" le langage, on entend bousculer cette bonne vieille grammaire, qui voudrait faire primer le masculin sur le féminin. »
- 10 La plupart du temps, les discours se structurent autour d'une délimitation du propos, exorde qui prend la forme de déclarations ou d'interrogations préliminaires, suivi d'arguments, éventuellement de conseils d'application, et enfin de remarques d'ordre général. L'argumentation va se dérouler en cinq points. Chaque texte développe plus ou moins chacun des points, en amalgame certains ou en fait disparaître d'autres, en modifie l'ordre ; certains seront plus enthymématiques que d'autres. Mais l'on peut recomposer les « maillons de la chaîne de pensée » (Angenot 1982 : 31) comme suit.
- 11 La première étape du raisonnement est fondée sur l'articulation entre langue et pensée :
- La langue formate la pensée (*Solveig*)
Comme tout outil [le langage] a un sens (*Débat*)
- La langue est donc constitutive de la construction du monde social. Or, la société est patriarcale/sexiste :
- Mais pourquoi est-il toujours question d'accorder son discours en fonction de la majorité, des plus forts – ici les hommes ?!! (*Vegantekno*)
Le langage est un reflet de notre société patriarcale (*Infokiosques ; Tentative ; Solveig*)
- Cela conduit au constat de la non-neutralité de la langue :
- Notre précieux langage n'est pas neutre (*Débat*)
Le langage est [...] une construction sociale et politique (*Gasprom ; Sud*)
Les mots ne sont absolument pas innocents (*Sud*)
- La preuve en est la règle le masculin l'emporte sur le féminin :
- La grammaire stipule que le « masculin » l'emporte sur le « féminin » (*Gasprom ; Sud*)
Le fait que « le masculin l'emporte » (*Sud*)
- La question du genre dans la langue est donc bien un problème politique :
- Se réappropriier le langage est un acte politique (*Sud*)
- 12 On peut donc résumer les termes de l'argumentation comme suit :
- (1) La langue agit sur la pensée et sur la construction du monde social. (2) OR la société est patriarcale. (3) DONC le langage n'est pas neutre. (4) Donnons-en POUR PREUVE la règle « le masculin l'emporte sur le féminin ». (5) La langue est DONC politique.
- 13 Après l'exposé du raisonnement qui problématise le genre linguistique comme espace politique, quelques textes proposent des solutions, plus ou moins précises. Certains restent très évasifs :
- Je nous invite toutes et tous à réfléchir sur notre langage, à créer et inventer d'autres manières de parler (*Sud*)
Cela revient juste à donner l'équivalent féminin d'un mot ou à ajouter des « e » dans les textes écrits (*Vegantekno*)

- 14 D'autres font le choix de la prescription, tel que *Pourquoi et comment*. On trouve également des discussions autour des conditions et des limites à la féminisation. L'idée principale est que la féminisation ne se suffit pas à elle-même :
- la féminisation n'est qu'une des facettes du féminisme (= la question du langage ne suffit pas)
 - la féminisation ne constitue pas un langage idéal (= la question du genre ne suffit pas).
- 15 La question de la lisibilité des textes est également abordée, à quoi est opposée la visibilité des femmes.
- Certaines personnes disent alors que cette pratique est gênante⁸ pour la lisibilité des textes... De qui se moque-t-on ?!! Si nous devons nous arrêter à cela pour essayer de changer les choses rien ne changerait !!! Comment peut-on déceimment comparer la lisibilité d'un texte avec le retour à la visibilité, à un minimum de considération de plus de la moitié de la population que représentent les femmes !!!
(*Vegantekno*)
- 16 Enfin, dernier champ de valeurs convoqué pour justifier la féminisation, l'opposition changement/conservation :
- Les règles sont faites pour être changées, abolies et de telles principes de domination - qu'il soit dans le langage ou ailleurs - doivent disparaître !!!
(*Vegantekno*)
- CertainEs conservateurices voudraient figer le langage, et trouvent que toute modification est « laide », prétendent ne pas pouvoir lire un texte féminisé. (*Solveig*)
- 17 Il ressort de cette courte analyse qu'un discours partagé émerge, qui repose sur une appréhension de la langue comme lieu de lutte. Il s'articule autour de trois axiomes :
- le caractère nécessaire mais non suffisant de la féminisation, tant en termes de féminisme qu'en termes de transformation de la langue,
 - la priorité de la visibilité des femmes sur la lisibilité des textes,
 - la valorisation du changement contre le conservatisme.
- 18 En termes d'analyse du genre, c'est donc une tentative pratique du dépassement proposé par Monique Wittig : « une nouvelle définition de la personne et du sujet pour toute l'humanité [qui] ne peut-être trouvée qu'au-delà des catégories de sexe (femme et homme) » (2002 : 19). Ce vaste programme de féminisation radicale se distingue ainsi de la féminisation standard, tant dans ses pratiques que dans ses métadiscours (Abbou 2011a).

2. Les fondements politiques de la langue comme lieu de lutte

- 19 Ces discours argumentatifs, qui invitent à se saisir de la langue, émergent, on l'a dit, dans des lieux discursifs et médiatiques particuliers, que sont les brochures anarchistes. Or, certaines tendances de l'anarchisme, qui le définissent comme une culture politique critique des rapports de pouvoir (Gordon 2012), développent une posture particulière vis-à-vis du discours : elles identifient volontiers les rapports de pouvoir inhérents à la pratique discursive, et se situent du côté de la polémique et de l'argumentation. C'est donc une culture rhétorique, qui, tout en proposant des théorisations critiques du pouvoir en discours, se saisit à pleines mains du langage, en faisant un lieu de lutte politique. Je m'attacherai dans cette section à discuter en quoi

l'anarchisme met en place, matériellement et sémiotiquement, des espaces discursifs qui permettent de telles lectures et de telles pratiques du discours.

2.1. Les brochures, un matériel médiatique subversif

- 20 Les brochures politiques constituent, et ont toujours constitué, un pan important de la production anarchiste, lui fournissant un espace matériel spécifique. Il s'agit généralement de quelques feuilles A4 pliées en deux et assemblées, la plupart du temps photocopiées (voir figure 2). Elles circulent de main en main, toujours à petit tirage.



Figure 2a : exemple de couverture de brochure

Source : Corpus écrit Double Marquage de Genre (DMG) - brochures libertaires



Figure 2b : exemple de couverture de brochure

Source : Corpus écrit Double Marquage de Genre (DMG) - brochures libertaires

- 21 Objet politique par excellence, le but premier de la brochure est la propagande et la polémique, qu'on entend résonner dans le terme anglais *pamphlet*. C'est à la Belle Époque que la brochure commence à être identifiée au versant politique tandis que le livre est identifié au champ littéraire (Olivera 2003). Angenot mentionne également deux des traits caractéristiques de la brochure : le fait qu'elle traite de questions d'actualité et qu'elle soit rédigée sur le mode de l'invective (1982 : 374). A partir de l'entre-deux-guerres, les brochures deviennent des « publications occasionnelles souvent à compte d'auteur, là où la normalisation des formes est la moins grande » (Olivera 2003 : 139).
- 22 Pleinement politique, la brochure est aussi, presque nécessairement, depuis le 19^e siècle au moins et jusqu'à aujourd'hui, une des formes privilégiées de la littérature contestataire. Elle véhicule une odeur sulfureuse. Françoise Douay note que c'est au 19^e siècle que le mot se charge « d'une connotation injurieuse et diffamatoire » (2010 : 426). Qu'elle circule de manière légale ou illégale, c'est toujours de manière officieuse. Nécessairement adressée, mais depuis la marge, la brochure se faufile sans connaître beaucoup de contraintes. Jean-Marie Domenach fait apparaître d'autres caractéristiques de la brochure : « Le pamphlet, arme de choix de la propagande au cours du xix^e siècle [...] doit être d'une rédaction brève et frappante. Il présente l'avantage d'être peu encombrant et de pouvoir être facilement et anonymement distribué » (1965 : 46).
- 23 Aujourd'hui encore, l'absence d'éditeur, parfois d'auteur, la signature par un groupe politique, qui peut être anonyme ou pseudonyme, la circulation gratuite ou à prix libre dans les infokiosques (numériques ou physiques) davantage qu'en librairie les caractérise. Son prix et sa rapidité de fabrication sont aussi significatives : « Le prix du

livre en fait un objet réservé à une élite et les délais d'impressions retardent forcément l'actualité de brochures ou pamphlets moins coûteux » (Domenach 1965 : 12). Autre trait, non des moindres, la brochure échappe plus facilement au contrôle que d'autres supports. Dans une gradation des productions écrites, en fonction de ce que le pouvoir les perçoit comme révélateur de l'opinion publique, Philippe Olivera écrit que « c'est au nom des effets qu'elle pouvait avoir sur le plus grand nombre que l'affiche était plus surveillée que le périodique, le périodique plus que la brochure, et la brochure plus que le volume » (2003 : 149). La brochure politique est donc un support privilégié de diffusion des idées et d'expression hors de l'institution. Elle contient des textes courts, qui peuvent être écrits sur le vif et circuler rapidement. C'est également un média peu coûteux et peu surveillé, à l'anonymisation et à la diffusion faciles. C'est enfin un support fluide, non-normalisé, au caractère officieux et subversif. Cette généalogie de la brochure marque encore la production contemporaine. En janvier 2017, on recense près de 600 brochures en ligne sur la plateforme de ressources infokiosques.net. C'est donc un observatoire privilégié de la littérature anarchiste contemporaine. À partir de 1990, la diversité des sujets explose, mais c'est dans la décennie qui vient de s'écouler (2000-2010) que la diffusion de brochures prend de l'ampleur, tout comme la perturbation du genre dans ces textes. Lieu d'expérimentation scripturale non surveillée, on y teste de nouvelles pratiques de la langue, et on y interroge les catégories de genre.

2.2. Le désordre du discours, entre théorie et pratique

- 24 Les brochures anarchistes sont ainsi des expérimentations linguistiques et médiatiques, mais également politico-discursives. L'usage de la langue, le fait même de prendre la parole, y est compris comme un geste simultanément théorique et pratique, liant intimement ce qui est dit à la manière de le dire. Si le constat de cette indissociabilité du sens et de la forme est évident pour l'analyste du discours, il est plus surprenant de l'observer comme enjeu idéologique explicite dans une culture politique. Dans la partie suivante, je tente de montrer de quelle façon, les redéfinitions post-structuralistes du pouvoir conduisent anarchisme et féminisme à revisiter les rapports entre théorie et pratique d'une part, et discours et pouvoir d'autre part.
- 25 Les questions du pouvoir et de la domination sont de longue date des domaines explorés par l'anarchisme. Mais dans les dernières décennies, différentes approches ont cohabité. À la devise anarchiste classique « le pouvoir est maudit », d'autres anarchistes répondent, avec Michel Foucault, qu'« il y a plutôt diverses formes, divers lieux, diverses circonstances ou occasions où ces inter-relations s'établissent sur un modèle spécifique » (1984 : 310), faisant du pouvoir un mode d'action, une conduite de conduite plutôt qu'un état de fait. Pour certain.es anarchistes, accepter ce postulat condamne à un échec définitif de la lutte contre le pouvoir ; pour d'autres, c'est une formidable démultiplication du champ de réflexion qui s'ouvre, le pouvoir étant inséparable de l'insoumission de la liberté. C'est donc la nature même du pouvoir qui est discutée aujourd'hui au sein de l'anarchisme (voir par exemple *Réfractations* 20, 2008). Et c'est précisément à travers ces redéfinitions du pouvoir que l'anarchisme, du moins un certain anarchisme, rencontre le féminisme qui « remet en question le pouvoir, sous sa forme élémentaire et fondamentale : *le contrôle interpersonnel par le jeu de la force et du consentement*⁹ » (Laurin-Frenette 1984 : 52)¹⁰. Or, ce point d'intersection entre féminisme et anarchisme qui est le déplacement définitionnel du pouvoir, d'un pouvoir-état de fait

à un pouvoir-mode d'action, a des conséquences sur l'articulation entre théorie et pratique. En effet, penser le pouvoir en termes de micro-pouvoirs, de procédures et de circonstances s'oppose à, ou du moins se détache d'une lecture systémique, structurale de la société. Partant, la critique à son tour se doit d'être elle aussi non-systémique, et de s'éloigner des injonctions à la cohérence théorique totale, car le système, y compris le système de pensée, court toujours le risque d'être totalisant.

- 26 Une telle approche se fonde alors théoriquement non pas sur des principes, mais sur des pratiques. Gordon définit un tel anarchisme comme une culture politique, Ibañez comme un non-système, García comme un ensemble de discours qui perturbent l'ordre discursif. Si c'est une idéologie, au sens de jeu d'idées et de valeurs, c'est avant tout un ensemble de pratiques qui interpellent les ordres du discours. De ce point de vue, comprendre l'anarchisme comme un système de pensée ne peut conduire qu'à l'impossibilité de le saisir :

Rien n'est plus facile que de questionner la cohérence rationnelle de l'anarchisme [...]. Cela devrait-il nous chagriner ? [...] Pas le moins du monde, si nous admettons que l'anarchisme est flou, incertain, toujours provisoire, parcouru de contradictions plus ou moins flagrantes, muet sur toute une série de questions importantes, parsemé d'affirmation erronées, accroché à bon nombre de schémas dépassés, empreint de toute la fragilité et de toute la richesse de ce qui ne prétend pas outrepasser la finitude humaine (Ibañez 2010 : 215).

- 27 On trouve dans le féminisme également un tel refus des lectures systémiques, qui part des pratiques. Lynne Farrow écrivait en 1974 que « la diversité dans laquelle les féministes pratiquent le changement est la force du mouvement ». On pense également à la « technique du tumulte » qu'Elsa Dorlin (2005) reprend à Edward Saïd, et plus largement au queer, toujours simultanément théorie et pratique, qui cherche à travailler la multitude. En d'autres termes, il s'agit pour une partie de l'anarchisme et une partie du féminisme d'éviter de comprendre les catégories (sociales, politiques, idéologiques, notamment) comme des ensemble homogènes¹¹, et de valoriser au contraire leur hétérogénéité, comme force politique, voire comme pratique politique. Anarchisme et féminisme trouvent donc leur signification politique dans leurs pratiques, plutôt que dans un programme ou un projet de société. Il ne s'agit pas de chercher à instituer une société pour remplacer le système en place, il s'agit plutôt de penser la remise en question du pouvoir par une compréhension contextuelle de celui-ci, d'accorder une attention permanente aux processus de pouvoir, de les identifier dans le but de les désamorcer chaque fois que cela est possible. Cela implique qu'il n'y ait pas d'impératif théorique supérieur autorisant des pratiques indésirables. C'est l'idée que contient la devise anarchiste « la fin ne justifie jamais les moyens ».
- 28 Cette volontaire indistinction entre théorie et pratique est donc la condition pour éviter une pensée systématique, une catégorisation fixe du monde et ses rapports de pouvoir. Or, matériellement, ces systèmes de pensée prennent la forme d'ordres discursifs. Inféoder les pratiques aux systèmes de pensées implique alors d'inféoder les pratiques langagières¹² aux ordres du discours. De ce point de vue, la pratique du discours est donc en soi un geste politique. Les féministes ont rapidement identifié le langage comme un lieu où « les normes et les définitions sont remises en question [et] donc un lieu de résistance » (Sanchez 2004 : 14). Dans le même sens, certains points de vue anarchistes vont insister sur la nécessité d'échapper aux procédures qui contrôlent, sélectionnent, organisent et redistribuent les discours (Foucault 1971 : 10-11). Garcia (2012) identifie trois éléments susceptible de ce dégagement : 1) l'usage de médias non

institutionnels, tels que les brochures, 2) une relation particulière à la notion d'auteur.e¹³, 3) le fait d'ignorer, ou même refuser la police du discours, et, dans le cas qui nous intéresse, la police de la langue. Le discours est donc appréhendé, non seulement comme un lieu du politique, mais également comme une pratique politique. Les tendances féministes et anarchistes qui partagent cette approche sont ainsi des cultures politiques qui mettent au centre de leur pratique le discours. En ce sens, on peut les qualifier de cultures du discours, dont l'action va être la remise en question des ordres du discours, ou, en d'autres termes, la pratique du désordre discursif.

- 29 Les pratiques présentées au début de cet article témoignent de cette volonté de désordre discursif. Au-delà de la perturbation linguistique, il s'agit bien de désordre du discours en ce qu'il se déploie en différentes dimensions : ces pratiques se présentent comme une remise en cause de la grammaire (l'ordre de la langue) par l'emploi irrégulier de formes perturbant le fonctionnement syntaxique du genre, et comme un « savoir pratique » (Garcia 2012), qui se révèle dans les métadiscours l'accompagnant. Les métadiscours sont usuellement ordonnés par la légitimité de l'expertise, et classés, en linguistique par exemple, comme épiscours, linguistique populaire ou métadiscours. En se saisissant de savoirs sur la langue acquis par leurs pratiques perturbatrices, les locuteur.ices cherchent à désordonner l'expertise linguistique, ou du moins l'ordre du discours linguistique (section 1). Par ailleurs, les médias où ces pratiques se diffusent leur permettent d'échapper aux conditions matérielles de production de l'ordre du discours (section 2.1). Ce désordre est également formulé dans les élaborations théoriques, féministes ou anarchistes, qui les mettent en lumière (section 2.2.). Enfin, par la saisie de toutes ces dimensions simultanément, elles brouillent le rapport entre théorie et pratique. À ce titre, ces pratiques anarchistes et féministes dessinent des cultures politiques qui ont tout à la fois pour terrain, outil et objet le discours, dont elles ont un savoir pratique.

3. La rhétorique, un savoir pratique, situé et hétérogène

- 30 Il est un autre espace qui prend le discours simultanément comme objet et comme terrain, c'est la rhétorique. En effet, la rhétorique fait particulièrement travailler cette tension entre théorie et performance – ou pratique – pour interroger le rapport entre savoir et doxa. La rhétorique est simultanément épistémologie et pratique, une théorisation de la parole agissante et la pratique de cette parole. Dans cette dernière partie, je tenterai de montrer en quoi anarchisme, féminisme et rhétorique partagent une complicité épistémologique, qui repose sur une lecture commune des notions d'hétérogénéité et de savoir. Afin de comprendre de quelle façon ces notions sont au cœur des trois cultures au centre de cet article, je m'attarderai au début de la section suivante sur les notions d'anti-essentialisme et de sémiotique.

3.1. L'hétérogénéité sémiotique, carrefour des cultures du discours

- 31 De nombreux féminismes contemporains partagent un postulat anti-essentialiste. C'est-à-dire que le genre y est compris comme étant simultanément idéologique et matériel. À ce titre, parler du genre, c'est parler de la construction sémiotique comme lieu politique. L'anti-essentialisme comprend l'ordre du genre en tant que relations de

pouvoir et non comme une donnée ontologique, essentielle, des qualités inhérentes à une nature humaine. Les comprendre comme essentielles impliquerait un rabattement des catégories sur le réel, un écrasement entre le monde et sa représentation, faisant de la langue le simple miroir du monde. Ce sont de telles lectures ontologiques qui mènent à la naturalisation des catégories par l'idée de Nature (Guillaumin 1992). Au contraire, l'anti-essentialisme postule que masculin et féminin ne sont jamais des catégories (sociales comme sémiotiques) stabilisées une fois pour toute, au même titre que toute catégorisation du social opérante. Que ce soit par un savoir pratique, non-homogène ni programmatique ou par des discours plus théoriques dans différentes disciplines de la pensée, les champs féministes et anarchistes saisissent donc la question des catégories. Dans la pensée féministe, on l'a vu, parce que la langue participe à la construction du monde et que la construction du monde est politique, la langue est un outil d'action politique. Il y a une ombre portée du discours sur le genre et le féminisme. Il serait bien trop long de rappeler ici tous les travaux féministes qui ont convoqué la langue, mais de Monique Wittig à Judith Butler (2006) en passant par Joan Scott (1988), la question du langage est omniprésente dans la réflexion sur le genre. En 1980 déjà, Wittig écrivait :

Durant ces vingt dernières années la question du langage [...] est entrée dans les discussions politiques des mouvements de lesbiennes et de libération des femmes. C'est qu'il s'agit d'un champ politique important où ce qui se joue est le pouvoir – ou plutôt un enchevêtrement de pouvoirs car il y a une multiplicité de langages qui agissent constamment [sur] la réalité sociale (1980 : 3).

- 32 La question de l'interface entre catégorie sociale et catégorie sémiotique est elle aussi une question centrale de la discussion féministe. Le titre d'un article de Laura Lee Downs est éloquent à ce titre : « Si "femme" n'est qu'une catégorie sans contenu, pourquoi ai-je peur de rentrer seule le soir ? » (2008). Par ce titre, Downs entend rappeler, dans un questionnement des influences postmodernistes de certains féminismes, que la question du genre n'est pas réductible à celle des catégories sémiotiques. Néanmoins, une attention aux catégories sémiotiques ne nie pas le fait que ces catégories soient matériellement conséquentes. Car il n'y a pas deux mondes distincts : celui symbolique des catégories et celui matériel de la réalité¹⁴.
- 33 Pourtant, longtemps, un débat a opposé féminisme queer et féminisme matérialiste, autour de cette question de la place de la catégorisation, de la hiérarchisation entre catégorie et réel. D'une part, avec les questions de genre traditionnellement ancrées dans le giron sociologique, on a insisté sur le caractère solidifié du genre, pour agir sur ses conséquences matérielles, avec comme objet principal la société. D'autre part, un féminisme postmoderniste d'inclination philosophique a déplacé le débat vers la notion de catégorie comme acte d'agencement du monde, en saisissant la dimension catégorisante, sémiotique du genre, pour rendre possible sa déconstruction au travers d'une lecture davantage centrée sur le sujet. Aujourd'hui, les positions tranchées sur cette question s'émeussent (Bereni 2012, Noyer 2014) pour laisser place à une saisie de la matérialité du genre à travers un réseau symbolique, et ré-articuler le matériel et l'idéologique. Pour le dire autrement, la critique du genre et de l'essentialisme a eu fort à faire avec le *linguistic turn*. Ce tournant linguistique transversal aux sciences humaines, particulièrement en philosophie et en histoire, postule « l'hétérogénéité irréductible des jeux de langage » (Lyotard 1992). Il constitue un focus sur le processus de catégorisation plutôt que sur les catégories elles-mêmes. Il s'agit de voir le sens comme notre clé d'accès au monde. Ce tournant sémiotique correspond à un paradigme

de recadrage autour des valeurs plutôt que des faits, et donc de l'hétérogénéité des valeurs en présence. Il s'agit alors de se concentrer sur les négociations de réseaux de valeurs, d'institutions sociales et de cadres conceptuels particuliers qui sont en jeu, terrain hautement rhétorique.

- 34 Travailler sur le genre consiste ainsi davantage à travailler sur une épistémologie de la catégorisation, pour mettre à distance les lectures ontologiques, qu'à décrire des catégories de masculin et de féminin (en langue comme en société). Il s'agit de travailler sur la façon dont les ensembles sémiotiques de la masculinité et de la féminité se définissent mutuellement, de façon toujours contextuelle. En cela, travailler sur le genre revient à travailler sur les réalisations des significations, dans la « sphère du langage qui fait et défait l'intelligibilité » (Butler 2006 : 48). C'est cette attention du féminisme à la dimension sémiotique, idéologique, et donc multiple des catégories de genre qui en fait une culture du discours. C'est également ce qui conduit à une prise en compte de l'hétérogénéité – ou du moins la non-permanence – sociale et discursive comme point de départ. C'est en cela qu'il partage des complicités épistémologiques avec la rhétorique. En effet, l'hétérogénéité est au cœur de la (nouvelle) rhétorique : « Chaque fois que dans la vie quotidienne les deux interlocuteurs sont dans une situation si peu que ce soit déséquilibrée » la rhétorique trouve sa place (Joëlle Gardes-Tamine 2002 : 5). Hariman parle de « la réalité intersubjective de la rhétorique » (1999 : 45), Barry Brumett la définit comme « un plaidoyer pour des réalités » (1999 : 160). Chez Michel Meyer, c'est « la science des réponses multiples » (1986), qui consiste « à questionner sans jamais être capable de répondre une fois pour toute » (1986 : 116). Pour Douay-Soublin, « c'est la capacité d'ajuster nos représentations aux représentations d'autrui qui en est le principe », car la rhétorique donne place à « trois corps : le monde, et deux sujets qui se le représentent différemment » (1994 : 21). En bref, c'est une vision de la multiplicité des sens. Pour la rhétorique comme pour le féminisme ou l'anarchisme tel qu'on l'a vu, il s'agit de négocier le sens du monde, et ses catégories, sans chercher un dépassement ou une résolution des contradictions, tout en prenant en compte les rapports de pouvoir qui se jouent au sein de cette multiplicité de discours. Au-delà de cette multiplicité paradigmatique, rhétorique, féminisme et anarchisme partagent également une sortie des lectures ontologiques, et une mise au centre de la question du pouvoir à travers la question de qui peut produire discursivement du savoir et comment.

3.2. Doxa, savoirs pratiques et savoirs situés

- 35 Cette question de la production du savoir constitue un second lieu de rencontre entre anarchisme, féminisme et rhétorique. En effet, si la rhétorique interroge volontiers le rapport entre savoir et doxa, pour tendre vers un savoir pratique, le féminisme a proposé dans le même sens la théorie des savoirs situés pour penser la production du savoir comme une pratique socialement ancrée. À travers les travaux de Hariman pour la rhétorique, et de bell hooks et Haraway pour le féminisme, on voit apparaître de forts points de convergence entre épistémologie rhétorique et épistémologie féministe, notamment autour de la question de la marge, qui permet de réinjecter les rapports de pouvoir dans la lecture des discours du savoir. Ces deux approches résonnent à leur tour avec les savoirs pratiques de l'anarchisme (Garcia 2012). – Hariman écrit, dans un texte consacré aux rapports entre théorie rhétorique et marginalité :

Toute société se conçoit comme ayant un centre, une périphérie et un au-delà. Et cette conception de la périphérie – ou de la marge – de la société est essentielle à la conception de son centre. La marginalité sociale est la zone d'une identité reconnue comme constitutive mais indésirable. La marge de la société contient ce qui est, mais ne devrait pas être (Hariman 1999 : 41*¹⁵).

- 36 Quinze ans plus tôt, bell hooks affirmait, à propos du genre et des rapports de domination, l'intérêt de ce regard depuis la marge, et la nécessité de prendre en compte simultanément les centres et les périphéries :

En vivant comme nous le faisons – sur le fil du rasoir – nous avons développé une manière particulière de voir la réalité. Nous regardions à la fois de l'extérieur et de l'intérieur. Nous nous concentrons sur le centre tout comme sur la marge (1984 : s. p.).

- 37 La périphérie constitue alors un contre-récit sur le monde. Il s'agit d'une part de prendre en compte la nature incorporée de tout discours sur le genre, et d'autre part de prendre au sérieux la polysémie des catégories. C'est en ce sens qu'Haraway définit les savoirs comme des « technologies sémiotiques de fabriques des significations » (2007 : 113). De ce point de vue, élaborer des théories critiques vise à vivre dans des significations et des corps. La mobilité des significations devient fondamentale pour négocier la catégorisation (et les corps), et les rapports de pouvoir qui lui sont constitutifs.

- 38 Cette polysémie constitutive des catégories constitue une sorte de point aveugle à tout discours. Si les discours du savoir sont des pratiques situées, nous ne pouvons jamais épuiser la polysémie des catégories mobilisées en discours. Nous pouvons la prendre en compte dans nos analyses, baser nos postulats théoriques dessus, mais jamais décrire totalement l'ensemble des significations attachées aux catégories de masculin et de féminin, et de manière plus générale, aux catégories sémiotiques du pouvoir. Tout objet (linguistique, discursif ou social) étant fondamentalement hétérogène, sa saisie est nécessairement partielle : nous ne pouvons toujours travailler que de manière contextuelle.

- 39 Rhétorique, anarchisme et féminisme ont donc en commun des projets de connaissance qui ne puissent être que particuliers, partiels et partiels (Haraway 2007)¹⁶, que contextualisés. La reconnaissance des rapports de pouvoir constitutifs du discours par les rhétoricien.nes les conduit en effet à situer leur propre discours, à la manière de la théorie féministe des savoirs situés :

le discours théorique est un discours politique [...] non seulement en ce qu'il est déterminé par les conditions « extra-discursives » ou « matérielles » de sa production, mais aussi en ce qu'il produit les conditions d'autorisation [empowerment], qui deviennent les conditions du savoir (Hariman 1999 : 42*).

- 40 Rhétorique et féminisme partagent, de plus, cette idée que la disjonction des catégories n'est toujours qu'un artefact méthodologique à rejouer, et que nous courons toujours le risque de prendre ce découpage pour la réalité. De par sa volonté de ne pas figer les catégories et les identités, le féminisme non-essentialiste, tout comme la pratique irrégulière du genre dans la littérature anarchiste, dessinent ainsi une rhétorique du genre, qui met au centre la question de l'hétérogénéité et celle du pouvoir. Ces savoirs pratiques et situés visent ainsi à « une plénitude non-universalisante, non-générique et non-originelle, à travers la disjonction de nos [...] catégories » (Haraway 2007).

Conclusion

- 41 L'intervention linguistique sur le genre comme pratique politique du féminisme se retrouve également dans la littérature anarchiste contemporaine, où elle se caractérise par une grande irrégularité de formes, se faisant perturbation linguistique plutôt que planification linguistique. Pour comprendre les valeurs qui sous-tendent ces usages, on peut analyser les métadiscours qui les accompagnent et les justifient. On voit alors apparaître, dans l'intertextualité du corpus, une argumentation qui repose sur une vision de la langue comme fondamentalement politique et une lecture du genre anti-essentialiste. Ces pratiques linguistiques et les discours qui les accompagnent se produisent sous une forme matérielle particulière que sont les brochures. Support privilégié du discours politique hors de l'institution, les brochures sont un média fluide et non-normalisé qui permet l'expérimentation linguistique et discursive. Il est enfin un troisième lieu où ces pratiques prennent sens, c'est dans la production théorique anarchiste et féministe. En effet, certaines tendances de l'anarchisme et du féminisme, en redéfinissant le pouvoir comme un mode d'action, dans une lecture foucauldienne, vont émettre une critique non seulement des approches structuralistes, mais également des systèmes de pensées, et d'une théorie basée sur des principes. Fondant, au contraire, la théorie sur les pratiques, ces tendances questionnent ainsi les ordres du discours, et font du discours, non seulement un lieu du politique, mais surtout une pratique politique.
- 42 La perturbation linguistique du genre, les savoirs pratiques que constituent les métadiscours qui l'accompagnent, les lieux médiatiques dans lesquels elle se produit, ainsi que la redéfinition du rapport entre théorie et pratique du discours dans l'anarchisme et le féminisme dessinent ainsi des cultures politiques qui placent le discours au cœur de leurs préoccupations, jusqu'à développer une pensée du discours. C'est à ce titre qu'on peut parler de culture du discours. Or, pour qui observe ces cultures du discours depuis les sciences du discours, il est difficile de ne pas penser à une autre culture du discours qu'est la rhétorique, et qui elle aussi articule théorie et pratique, discours et politique, et action du langage. Au-delà de l'articulation entre discours et pouvoir, c'est une complicité épistémologique qui relie ces trois cultures et qui se fonde sur une lecture du social comme espace hétérogène et sémiotique. En effet, le féminisme anti-essentialiste propose une épistémologie de la catégorisation de genre, faisant de celui-ci un matériau sémiotique, qu'une analyse socio-historique révèle comme largement hétérogène. De même, l'anarchisme en tant que culture du discours, comprend la société comme façonnée par les discours, et donc profondément sémiotique. Il défend également une hétérogénéité des pratiques comme rempart à l'orthodoxie. Enfin, la rhétorique, en mettant l'accent sur les réponses multiples et en comprenant l'action sociale comme fondée en discours partage cette épistémologie de l'hétérogénéité, en opposition avec des épistémologies ontologiques. Cela conduit ces trois cultures à développer une réflexion sur la production du savoir, qui ne peut être que particulière, partielle et partiale. On voit alors apparaître des points de contact entre la théorie des savoirs situés développée par le féminisme, l'articulation entre savoir et doxa telle que postulée par la rhétorique, et les savoirs pratiques issus de l'anarchisme. Cette attention à saisir simultanément théorie et pratique – ou, pour le dire autrement, à saisir le discours en tant que pratique sémiotique fondant le geste

politique et jusqu'à nos catégories – constitue ainsi une complicité épistémologique, terrain commun aux cultures du discours, dont le féminisme participe.

BIBLIOGRAPHY

- Abbou, Julie. 2011a. « Double Gender Marking in French: A Linguistic Practice of Antisexism ». *Current Issues in Language Planning* 12-1, 55-75.
- Abbou. 2011b. « L'antisexisme linguistique dans les brochures libertaires : Pratiques d'écritures et métadiscours ». Thèse de doctorat, Université d'Aix-Marseille.
- Abbou. 2017. « (Typo)graphies anarchist.es, où le genre révèle l'espace politique de la grammaire ». *Mots* 113, 53-72.
- Angenot, Marc. 1982. *La parole pamphlétaire : contribution à la typologie des discours modernes* (Paris : Payot).
- Bereni, Laure. 2012. « Une nouvelle génération de chercheuses sur le genre. Réflexions à partir d'une expérience située », *Contretemps*, en ligne : <https://www.contretemps.eu/une-nouvelle-generation-de-chercheuses-sur-le-genre-reflexions-a-partir-dune-experience-situee/>
- Brummett, Barry. 1999. « Some Implications of "Process" or "Intersubjectivity". Postmodern Rhetoric », Lucaites, John Louis, Celeste Michelle Condit & Sally Caudill (eds). *Contemporary Rhetorical Theory* (New York: Guilford), 153-175.
- Butler, Judith. 2006. *Trouble dans le genre : pour un féminisme de la subversion* (Paris : La Découverte).
- Castoriadis, Cornelius. 1975. *L'institution imaginaire de la société* (Paris : Seuil).
- Domenach, Jean-Marie. 1950. *La Propagande politique* 5e éd. (Paris : Presses universitaires de France).
- Dorlin, Elsa. 2005. « De l'usage épistémologique et politique des catégories de "sexe" et de "race" dans les études sur le genre », *Cahiers du Genre* 39 : 2, 83-105.
- Douay-Soublin, Françoise. 1994. « Les figures de rhétorique : actualité, reconstruction, emploi », *Langue française* 101, « Les figures de rhétoriques et leur actualité en linguistique », 13-25.
- Douay. 2010. « Une forme temporaire de la parole de combat : la controverse et ses "figures" antiques et médiévales », Albert, Luce & Loïc Nicolas (éds). *Polémique et rhétorique de l'Antiquité à nos jours* (Bruxelles : DeBoeck & Duculot), 413-426.
- Downs, Laura Lee. 2008. « Si « femme » n'est qu'une catégorie sans contenu, pourquoi ai-je peur de rentrer seule le soir ? Les politiques de l'identité saisies par le sujet post-moderne », Théry, Irène & Pascale Bonnemère (éds). *Ce que le genre fait aux personnes* (Paris : Éditions de l'EHESS), 45-73.
- Farrow, Lynne. 1974. *Feminism as Anarchism* (s. l. : The Anarchist Library).
- Foucault, Michel. 1971. *L'ordre du discours* (Paris : Gallimard).
- Foucault. 1984. « Deux essais sur le sujet et le pouvoir », Dreyfus, Hubert & Paul Rabinow (éds). *Michel Foucault, un parcours philosophique* (Paris : Gallimard), 297-321.

- García, Vivien. 2012. « Trouble dans l'ordre du discours », Angaut, Jean-Christophe, Daniel Colson & Mimmo Pucciarelli (éds). *Philosophie de l'anarchie. Théories libertaires, Pratiques quotidiennes et ontologie* (Lyon : Ateliers de Création Libertaire, 155-168).
- García, Vivien & Carlo Milani. 2013. « Family Resemblances in digital activism: close cousins or false brothers? », Communication au *Early Stage Researchers Colloquium, The Alexander von Humboldt Institute for Internet and Society* (Berlin)
- Gardes-Tamine, Joëlle. 2002. *La rhétorique* (Paris : Colin).
- Gordon, Uri. 2012. *Anarchy Alive !* (Lyon : Atelier de Création Libertaire).
- Guillaumin, Colette. 1992. *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de Nature* (Paris : Côté femmes).
- Haraway, Donna. 2007. *Manifeste Cyborg et autres essais* (Paris : Exils).
- Hariman, Robert. 1999. « Status, Marginality and Rhetorical Theory », Lucaites, John Louis, Celeste Michelle Condit & Sally Caudill (eds). *Contemporary Rhetorical Theory* (New York: Guilford), 35-51.
- hooks bell. 1984. *Feminist Theory. From margin to center* (Boston: South End Press).
- Ibañez, Tomas. 2010. *Fragments épars pour un anarchisme sans dogmes* (Paris : Rue des Cascades).
- Laurin-Frenette, Nicole. 1984. « Féminisme et anarchisme : quelques éléments théoriques et historiques pour une analyse de la relation entre le Mouvement des femmes et l'État », Laurin-Frenette, Nicole, Yolande Cohen & Kathy Ferguson (éds). *Femmes. Pouvoir, politique, bureaucratie* (Lyon : Atelier de Création Libertaire), 9-53.
- Liotard, Jean-François. 1992. *The Postmodern Explained* (Sidney: Power Publications).
- Meyer, Michel. 1986. *De la métaphysique à la rhétorique* (Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles).
- Noyer, Sophie. 2014. « Pour un féminisme matérialiste et queer », *Contretemps*, en ligne : <https://www.contretemps.eu/pour-un-feminisme-materialiste-et-queer/>
- Olivera, Philippe. 2003. « De l'édition "politique et littéraire". Les formes de la politique lettrée de la Belle Époque à l'entre-deux-guerres », *La Société d'études soréliennes* 21-1, 127-151.
- Perelman, Chaïm & Lucie Olbrechts-Tyteca. 2008. *Traité de l'argumentation* (Bruxelles : Éditions de l'Université de Bruxelles).
- Réfractions 20. 2008. *De mai 68 au débat sur la postmodernité*, en ligne : <https://refractions.plusloin.org>
- Sanchez, Dolores. 2004. « La question linguistique et le genre : Paradoxe d'une rencontre ». Perry Véronique (éds). *Actes du 3^e Colloque Internationale de Recherches Féministes Francophones : Désexisation et parité linguistique* (Toulouse ; ANEF), 107-115.
- Scott, Joan W. 1988. « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du GRIF* 37-38, « Le Genre de l'Histoire », 125-153.
- Williams, Heather. 2003. « bell hooks Speaks Up ». *The Standspur* 112, 1-2.
- Wittig, Monique. [1980] 2002. *Paradigmes* (s. l. : Kyi).

NOTES

1. Je parle ici de tendances et non de courants théoriques. Par tendance, j'entends un ensemble de textes et de pratiques partageant des complicités idéologiques. Les tendances sur lesquelles je me concentre partagent une lecture du pouvoir que l'on peut qualifier de foucauldienne, sans que ces lectures s'inscrivent nécessairement sous l'égide d'auteurs particuliers.
2. Dans le journal étudiantin *The Sandspur*, Williams chronique une conférence de bell hooks où elle dit que « son nom apparaît toujours en minuscule car [...] le plus important, c'est le contenu des livres, non qui elle est » (Williams 2003, notre traduction).
3. Le caractère anonyme et/ou numérique des textes, ainsi que leur refus de s'inscrire dans un cadre nationaliste retient de situer territorialement ces productions, c'est pourquoi je parle d'anarchisme francophone plutôt que français. Il est cependant notable que la plupart de ces textes sont issus de l'espace francophone occidental, voir français.
4. Voir Julie Abbou (2017) pour une historicisation de cette pratique. Dans les années 2010 une reconfiguration des partitions idéologiques de la culture libertaire s'amorce, mais cela dépasse l'objet de ce papier.
5. On trouvera une analyse détaillée de ces formes et de leurs emplois dans Abbou 2011a.
6. Sur la constitution du corpus, voir Abbou 2011b.
7. Sud ne se revendique pas explicitement comme une organisation libertaire. Son inclusion dans le corpus repose sur un air de famille idéologique (Garcia et Milani 2013) avec le mouvement libertaire. En ce sens, on peut considérer qu'il s'agit des marges du milieu libertaire, dans lesquelles on trouve encore des traces de cette formation discursive.
8. La graphie d'origine est reproduite.
9. Mes italiques.
10. Il faut préciser que si ce sont les tendances foucaaldiennes qui opèrent principalement ce « tournant discursif » pour l'anarchisme, le rapport du féminisme au discours forme un tableau plus complexe. Le féminisme dans son ensemble s'est très rapidement saisi de la question du langage (voir plus bas, sections 2.3 et 3.1). Les débats sur les définitions du pouvoir (traditionnellement illustrés par l'opposition entre queer et matérialisme) ont certes conduit à différentes appréhensions du discours (notamment sous la bannière du *linguistic turn*), mais la langue est restée une question transversale à l'ensemble du féminisme. Prendre le discours comme point de contact entre anarchisme et féminisme oblige donc à sortir d'une lecture en termes de paradigmes symétriques (matérialisme vs. post-structuralisme).
11. Garcia écrit en ce sens que l'anarchisme « dissout les catégories intellectuelles » (2012).
12. J'emploie ici « pratiques langagières » pour désigner ensemble les pratiques linguistiques (du type intervention sur le genre grammatical) et les pratiques discursives.
13. Ce point, que je n'aborde pas dans cet article, repose sur le rapport entre autorité et auctorité. En refusant l'auctorité, il s'agit d'échapper d'une part aux « discours d'autorité » (Perelman et Olbrechts-Tyteca 2008), et d'autre part aux « systèmes de pensée » tels qu'évoqués un peu plus haut.
14. Castoriadis (1975) écrit à ce sujet, pour l'illustrer, que le geste du bourreau est aussi symbolique que réel.
15. L'astérisque indique qu'il s'agit de ma traduction.
16. La place manque ici pour montrer en quoi les études post- et décoloniales participent également de ce mouvement de connaissance parcellaire.

ABSTRACTS

From a feminist perspective, language is a primary space within gender happens. As such, language is a site of struggle and negotiation. Feminist interventions therefore take place *in* language (e.g. through feminisation practices). However, beyond these linguistic interventions, language is unceasingly commented, discussed, analysed in feminist circles. Focusing on what feminists say about language sheds thus light on some metadiscourses extremely political. In this paper, I provide a description of metalinguistic practices of gender within the anarchist culture, based on a corpus analysis, as well as a political analysis of some tendencies of contemporary anarchism and feminism. The study seeks to show that anarchism and feminism are cultures of discourses, understanding discourse as a place of power. I argue that some tendencies of anarchism, feminism and rhetoric shares an epistemological complicity through an understanding of discourse and society as heterogeneous (*vs. systemic*), and semiotic, and an understanding of the discursive production of knowledge in the lenses of power relationships

Le féminisme a depuis longtemps identifié la langue comme un lieu primordial de la fabrique du genre, et donc comme un lieu de lutte. La langue est ainsi non seulement le théâtre d'interventions politiques féministes, mais également un objet de discussion récurrent. En s'intéressant à ce que des féministes disent de leur action sur la langue, on voit apparaître des métadiscours à motifs politiques. Dans cet article, je me pencherai sur certains des métadiscours du genre que l'on trouve dans la culture politique anarchiste. À partir de l'observation de ces pratiques, je propose de comprendre anarchisme et féminisme comme des cultures du discours, c'est-à-dire articulées autour d'une lecture du discours comme espace de pouvoir. Cet article défend l'idée qu'anarchisme, féminisme et rhétorique partagent une complicité épistémologique en ce que tous trois, dans certaines de leurs tendances, défendent une lecture du social et du discours comme hétérogène (*vs. systémique*) et sémiotique, ainsi qu'un questionnement de la production discursive du savoir au prisme des rapports de pouvoir.

INDEX

Keywords: anarchism, cultures of discourse, feminism, metadiscourse, rhetoric

Mots-clés: anarchisme, cultures du discours, féminisme, métadiscours, rhétorique

AUTHOR

JULIE ABBOU

Université Paris 13